Laurent Gaudé

Salina

les trois exils

roman



ACTES SUD

Photographie de couverture : © Kimiko Yoshida

© ACTES SUD, 2018
ISBN 978-2-330-10966-0

LAURENT GAUDÉ

Salina

les trois exils

roman

ACTES SUD

Pour ma mère,
Pour ma fille,
De l'une à l'autre,
Ce qui passe, vit et se transmet.

LE JOUR DES ORIGINES

Au tout début de sa vie, dans ces jours d'origine où la matière est encore indistincte, où tout n'est que chair, bruits sourds, pulsations, veines qui battent et souffle qui cherche son chemin, dans ces heures où la vie n'est pas encore sûre, où tout peut renoncer et s'éteindre, il y a ce cri, si lointain, si étrange que l'on pourrait croire que la montagne gémit, lassée de sa propre immobilité. Les femmes lèvent la tête et se figent, inquiètes. Elles hésitent, ne sont pas certaines d'avoir bien entendu, et pourtant cela recommence : au loin, vers la montagne Tadma que l'on ne franchit pas, un bébé pleure. Est-ce qu'elles sentent, les femmes du clan Djimba, à cet instant, tout ce que contient ce cri ? Le sang qu'il porte en lui ? Les convulsions, les corps meurtris, les bannissements et la rage ? Est-ce qu'elles sentent que quelque chose commence avec ce tout petit cri à peine identifiable, quelque chose qui ne va pas cesser de grandir jusqu'à tout renverser ?

Petit à petit, les pleurs deviennent plus nets. Cela ne fait plus de doute : le nourrisson se rapproche. Hommes et femmes convergent vers l'entrée du

village pour attendre ce qui vient. Il faut encore de longues minutes pour qu'un cavalier apparaisse. Il avance lentement, disparaît parfois au gré des nœuds du sentier. Il avance et c'est bien de lui que proviennent les pleurs d'enfant.

Sissoko Djimba, le chef du village, appelle ses guerriers. Ils se regroupent, les muscles bandés, le regard sûr. Il n'y a pas de peur en eux. Ils constatent juste que les dieux leur envoient quelqu'un et qu'il faut faire face à cet événement. Chacun a mis ses habits d'apparat : de longues tuniques aux couleurs vives, et à la ceinture, l'épée Takouba – fer sacré des ancêtres. Le vent chaud du désert se lève et fait claquer les étendards du village. Les hommes sont parfaitement immobiles. Ils savent le temps qu'il faut pour que le cavalier arrive jusqu'à eux et ils attendent.

D'abord, il y a ce jour des origines, lointain, où dans la chaleur du désert, après une longue attente, le cavalier arrive enfin. Il ne change pas son allure, n'hésite pas ni ne se presse. Il est maintenant à une centaine de mètres du groupe. Chacun cherche à l'identifier mais personne ne connaît les insignes qu'il porte. Son cheval est pourvu de sacoches de cuir qu'aucun membre du clan Djimba n'a jamais vues. Même sur le grand marché de la lointaine Kamangassa, il n'y a pas de telle maroquinerie. Il doit venir de plus loin que les terres connues. Il est couvert de poussière. Son corps fait si peu de mouvements qu'on pourrait le croire scellé à son cheval, condamné peut-être depuis des mois à errer ainsi, allant où sa monture décide de le mener. Quel âge

a-t-il ? Nul ne peut le dire. L'homme avance. Les Djimba pensent un temps qu'il va traverser leur groupe sans rien dire, sans rien faire, comme si leur présence n'avait aucune importance, mais ce n'est pas ce qu'il fait. À dix pas de Sissoko Djimba, il s'arrête. Dans le creux de son bras gauche, tout le monde peut maintenant voir distinctement qu'il porte un nourrisson dans ses langes. Et les cris de l'enfant résonnent. Il n'a pas cessé de crier. Un petit être de chair est là, depuis des jours, des semaines, d'aussi loin qu'est parti cet homme étrange, et il pleure, avec force, sans se lasser. C'est miracle, même, qu'il n'ait pas fini par sombrer dans un épuisement du corps. Le silence dure. Puis, lentement, le cavalier passe une jambe au-dessus de la croupe de son cheval et pose pied à terre. Il porte toujours l'enfant. Il fait quelques pas jusqu'à être à mi-chemin entre Sissoko et sa monture et dépose au sol le paquet de linge qui pleure encore, puis il remonte sur son cheval et sans attendre de voir ce qu'il se passe, sans dire un mot – qu'il aurait de toute façon prononcé dans une langue inconnue à laquelle personne n'aurait pu répondre – à moins que dans les terres d'où il vient, il n'y ait tout simplement aucune langue –, lentement, il repart, rebroussant chemin, laissant derrière lui pour la première fois depuis des jours, des semaines peut-être, les cris de l'enfant qu'il vient d'abandonner.

Chez les Djimba, personne ne bouge. L'enfant est posé sur le sol, sous le soleil, et pleure. Il faut attendre que Sissoko prenne une décision. L'enfant crie encore, emplit tout de sa présence de petit bout

de vie. Les hommes restent assis. Le temps passe et Sissoko ne prononce pas un mot. Tous comprennent qu'il a fait le choix de ne pas recevoir l'enfant. Il ne faut pas prendre le risque d'accepter un enfant dont on ne sait s'il n'apportera pas quelque malédiction. Ne pas agir. Ne rien faire. Rester là jusqu'à ce que l'enfant s'épuise, sombre dans le sommeil, s'affaiblisse et meure. Le soleil tape fort : cela ne tardera pas. Ce ne sont pas eux qui le tuent, c'est le vent, le soleil, la poussière. Ce sont ceux qui l'ont mis au monde et ne sont plus là pour veiller sur lui. C'est le cavalier qui l'a déposé à leurs pieds. Ce ne sont pas eux. Eux ne font qu'attendre. Ils l'enterreront avec respect lorsqu'il sera mort, avec précaution même, comme on manipule la statue d'une divinité que l'on ne connaît pas et que l'on craint. Les heures passent. La sueur coule sur les fronts et les corps sanglés des guerriers. Les enfants, assis près de leur mère, somnolent et doivent lutter pour rester droit. Seuls les cris du nourrisson ne faiblissent pas. Ils rentrent dans toutes les têtes, vrillent les crânes. Il crie de vivre, d'envie de tétées, de satisfaire les torsions d'un ventre vide, il crie de cet air chaud qui lui déchire les poumons, de cette poussière qu'il a dans les yeux. Les hommes attendent encore. Le soleil est au zénith, frappe les pierres avec brutalité, les rend intouchables comme des galets de feu. Ils pensent que tout va bientôt finir mais le nouveau-né tient et, finalement, c'est le soleil qui cède le premier. Il commence à décliner et c'est comme si le nourrisson l'avait fait plier. Sissoko Djimba est surpris mais reste droit. Si le soleil n'est pas venu à bout de cette vie étrange, posée devant eux, menaçante de périls possibles, les hyènes le feront. Elles

ne vont pas tarder à venir et ils ne bougeront pas face à leur appétit, les laissant tirer à elles le paquet, puis le disloquer, le démembrer et l'engloutir. Il n'y aura finalement peut-être pas de tombeau à creuser, juste des morceaux de chair répandus dans un festin de mâchoires. Que veulent les dieux qui les forcent à assister à pareil carnage ?

Les hyènes viennent effectivement avec les premières lueurs du crépuscule. Elles annoncent leur présence par leurs cris, longs, stridents, comme des grincements de dents. Ces cris de bêtes gourmandes font cesser, un temps, les pleurs du nourrisson. A-t-il peur ? Sent-il, du fond de sa petitesse, que ces bêtes vont planter leurs crocs dans sa chair, la fourrager, l'ouvrir avec appétit ? Son silence ne dure pas. Il se remet à pleurer et ses pleurs guident les hyènes, qui s'approchent avec méfiance, découvrant que devant ce petit bout de chair qui les attire par sa faiblesse et sa vulnérabilité, il y a des hommes, une masse épaisse d'hommes, tout un village assis. Craignant de tomber dans un piège mais attirées de façon irrépressible par cette chair qui leur est tendue, elles avancent en pliant l'échine, comme des chiens hésitants, redoutant le coup qu'on va leur porter. Elles couinent d'impatience. Puis enfin, lorsqu'elles sont à deux mètres du paquet de linge, lorsqu'il ne reste plus qu'à étirer le cou et saisir par les crocs ces petits cris que rien ne fatigue, elles s'immobilisent à leur tour. Hommes et bêtes restent face à face. L'enfant pleure toujours. C'est alors que Mamambala, n'y tenant plus, se lève. Elle ne demande rien à Sissoko Djimba, traverse la foule,

puis, sans craindre les bêtes qui se sont levées à son approche, elle saisit le paquet et le love au creux de son bras. Immédiatement, les cris cessent. Mamambala dégrafe sa tunique, présente son sein gonflé au nourrisson, qui la tète avec une faim de montagne. Elle voit que le petit corps affamé est celui d'une fille, cela la fait sourire et elle prononce alors ces mots que tous entendent : "Par le sel de ces larmes dont tu as couvert la terre, je t'appelle Salina." Et seulement alors, comme si elles avaient attendu de connaître son nom, les hyènes repartent, laissant ce petit bout de chair aux hommes et retournant dans leur monde de pierres sèches et de nuits inquiètes où les charognes sont des trésors et les rires, des hurlements.